

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la semaine après l'Ascension
Samedi 30 mai 2020

**BENSON, *LES PARADOXES*
DU CATHOLICISME (5)
JOIE ET TRISTESSE**

« *Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse...* » (Mt 5, 12).
« *Heureux ceux qui pleurent* » (Mt 5, 5).

[79]

L'Eglise catholique, on l'a vu, est toujours trop « extrême » pour le monde. Elle ne saurait se contenter que d'une paix divine et à cause d'elle eurent lieu des guerres plus sanglantes qu'aucune de celles qui furent jamais suscitées pour des motifs purement humains. Elle ne se contente pas de la simple bonté, mais contraint ses enfants à la sainteté en même temps qu'elle tolère des pécheurs que le monde [80] lui-même rejette. Considérons maintenant comment en accomplissant ces deux préceptes de Notre Seigneur, en apparence contradictoires : se réjouir et pleurer, elle apparaît une fois de plus extravagante aux yeux du monde dans les deux cas.

I-A

On l'accuse ordinairement de se réjouir trop à l'excès, d'être arrogante, confiante et optimiste là où elle devrait être calme, soumise et indulgente.

« Ce monde, s'écrie celui qui la critique, est tout entier un lieu très triste et peu sûr. Il n'est rien de brillant qui ne se voile d'un nuage ; il n'est pas d'espoir qui ne puisse être à la fin déçu. Toute religion qui prétend par conséquent être adéquate à la nature humaine doit toujours avoir en elle un peu de tristesse et même d'hésitation, La religion doit faire doucement son chemin de tous les jours, si elle veut marcher la main dans la main avec l'expérience. La mort est certaine ; la vie l'est-elle autant ? La fonction de la religion est donc certainement d'aider à éclairer ces ténèbres mais non toutefois par une trop vive lumière. Elle peut espérer, aspirer, [81] deviner et suggérer ; en somme c'est son devoir. Mais elle ne doit pas proclamer, dénoncer et commander. Elle doit suggérer plutôt que prétendre épuiser tous les sujets, être plutôt délicate que virile, plutôt pleine d'espérance qu'affirmative, plutôt expérimentale que dogmatique.

« D'autre part, le Catholicisme est trop bruyant et tout à fait présomptueux. Voyez une de ses cérémonies liturgiques un jour de grande fête. Y eut-il jamais quelque chose de plus arrogant ? Qu'est-ce que ces éclats de couleurs, ces voix bruyantes, ces sonneries de trompettes ont à faire avec la douce pénombre d'ici-bas et le mystère des ténèbres d'où nous venons et où nous retournons ? Qu'est-ce que ce dogme tranchant a de commun avec les frêles conjectures de la philosophie, cet optimisme avec l'incertitude de la vie et de l'avenir et par-dessus tout, quelle sympathie peut avoir cette exultation déraisonnable avec la misère du monde. Et quelle différence aussi tout cela présente avec l'esprit de l'Homme de douleurs. Nous lisons que Jésus a pleuré, mais nous n'avons jamais lu [82] qu'il ait ri. Sa vie fut triste depuis la sombre étable de Bethléem jusqu'à la montagne plus sombre encore du

Calvaire. Il fut ce qu'il fut parce qu'il sut ce que signifiait la douleur ; ce fut par ses douleurs qu'il a touché le cœur de l'humanité. « *Heureux, dit-il, ceux qui pleurent* » [Mt 5, 5]. Heureux ceux qui n'attendent rien car ils ne seront pas déçus.

I-B

Néanmoins dans un sens opposé, notre critique blâmera notre tristesse.

« Pourquoi votre religion, à vous autres catholiques, n'est-elle pas plus en accord avec le monde heureux dans lequel nous vivons ? Il est certain que la fonction suprême de la religion est de donner du cœur et d'encourager et d'appuyer sur le beau côté de la vie. Elle doit être concise, intelligente et fraternelle. Car, après tout, ce monde est aimable et plein de gaieté. Il est vrai qu'il a ses ombres, mais il n'est pas d'ombre sans soleil. Il y a la mort, mais voyez comme la vie jaillit continuellement du tombeau. Puisque toutes choses donc travaillent ensemble pour le bien ; puisque Dieu a pris la peine de créer le monde si [83] agréable, c'est faire un pauvre compliment au Créateur que de traiter sa création comme une vallée de misères. Faisons donc le meilleur usage des choses et oublions les pires. Laissons celles qui sont en arrière et avançons d'un pas ferme vers celles qui sont en avant. Insistons sur ce fait que le monde est blanc avec quelques taches noires ; soyons optimistes, heureux et confiants.

« Vous autres catholiques, vous n'êtes qu'une race misérable et d'un esprit étroit. Tandis que les autres communions éliminent la mélancolie, vous y insistez. Tandis que nous sommes d'accord pour déclarer que l'enfer n'est qu'un cauchemar, le péché une erreur et que la souffrance n'est certes pas un remède, vous insistez sur leur réalité. Vous affirmez que l'enfer est éternel, que le péché est l'opposition délibérée de la volonté humaine à la volonté divine et que par conséquent la souffrance est œuvre de justice. Le Péché, la

Pénitence, le Sacrifice, le Purgatoire et l'Enfer - tels sont les vieux cauchemars du dogme ; et leurs fruits sont les larmes, la [84] souffrance et la terreur. Ce qui est l'erreur du Catholicisme, c'est son côté sombre et sa tristesse. Il n'est certainement pas le Christianisme du Christ tel que nous commençons maintenant à le comprendre. Le Christ bien compris, c'est l'Homme de la Joie, non de la Tristesse. Il nous apparaît, pour ainsi dire, dans la plénitude de son caractère quand nous le voyons souriant pasteur de Galilée entouré de ses brebis, ami des enfants, des fleurs et des oiseaux, celui qui prêche la Vie et la Résurrection. Il est plus pleinement lui-même, couronné, monté au ciel et glorifié que ce martyr ensanglanté sur la Croix placé par vous au-dessus de vos autels. « *Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse* » [Mt 5, 12] et vous lui plairez davantage. »

Nous paraissions donc, une fois de plus, dans l'erreur, de quelque côté que nous nous tournions. Le moine joyeux à face rubiconde près de son tonneau de bière est une caricature de notre joie. Est-ce que celui-ci, nous demande-t-on, peut être un disciple de l'Homme de douleurs ? Et l'ascète au visage amaigri, les yeux tournés [85] vers le Ciel, représente la conception que le monde se fait de notre tristesse. La joie catholique et la tristesse catholique sont trop ardentes et trop énergiques pour un monde qui ne goûte que la modération dans la tristesse et dans la joie - un peu de mélancolie, mais pas trop, un peu de gaîté, mais pas excessive.

II

Il est tout d'abord intéressant de rappeler que ces accusations ne sont pas produites contre nous pour la première fois. Au temps même de l'Empire romain, on les tenait pour des signes de l'inhumanité chrétienne. « Ces chrétiens, disait-on, sont

certainement ensorcelés. Voyez comme ils rient devant la torture et sous le fouet et s'en vont aux arènes comme à un lit nuptial ; voyez comment Laurent plaisante sur son gril. » Et encore : « Ils doivent être ensorcelés à cause de leur état morbide et de leur amour des ténèbres. Ce sont les ennemis de la joie et de la gaîté humaines et du simple plaisir. Dans l'un et l'autre cas, ce ne sont pas du tout des hommes dignes de ce nom ». Leur joie extravagante là où d'autres pleureraient et [86] les extravagances de leur tristesse quand tout le monde était heureux, ce sont là les signes mêmes qu'invoquaient leurs ennemis comme des preuves qu'un pouvoir autre que celui de ce monde les inspirait, et qu'ils ne pouvaient être les simples amis de la race humaine ainsi qu'ils l'osaient prétendre.

Aussi bien il est plus intéressant de se souvenir que notre Divin Maître lui-même prêta le flanc à de telles accusations. « *Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant* » [Mt 11, 19 ; Lc 7, 34]. Le Fils de l'homme s'assied au festin des noces de Cana et au repas dans la maison d'un homme riche et vous dites : « *Voici un gourmand et un buveur de vin !* » [Mt 11, 19 ; Lc 7, 34]. Le Fils de l'homme se livre à la joie et vous lui commandez d'être triste. Et saint Jean-Baptiste « *est venu ne mangeant ni ne buvant* » [Mt 11, 18 ; Lc 7, 33]. Saint Jean-Baptiste vient du désert, ascète revêtu d'une peau de chameau, des mots de pénitence dans la bouche, *et vous dites : « Il a un démon »*... [Mt 11, 18 ; Lc 7, 33]. « *Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé* » [Mt 11, 17 ; Lc 7, 32]. Nous avons joué aux noces comme des enfants sur la place du marché et vous [87] nous avez dit d'être calmes et de penser à nos péchés. Nous avons pleuré sur vous, nous vous avons demandé de jouer plutôt aux funérailles et vous nous avez dit qu'il était morbide de penser à la mort. « *Nous avons pleuré et vous ne vous êtes pas lamentés* » [Mt 11, 17 ; Lc 7, 32].

Il est bien entendu que la joie et la tristesse doivent toutes deux entrer comme élément dans toute religion, puisque nulle expérience humaine n'est complète sans joie et sans tristesse. Le monde n'est ni blanc avec des taches noires, ni noir avec des taches blanches, il

est noir et blanc. Il est tout aussi vrai que l'automne suit l'été et que le printemps suit l'hiver. Il n'est pas moins vrai que la vie sort de la mort comme la mort suit la vie.

La religion, si elle doit être adéquate à l'expérience, ne peut donc pas être sans passion. Elle doit, au contraire, être passionnée puisque la nature humaine est passionnée et même la religion doit l'être bien davantage. Elle ne doit pas modérer la douleur mais l'approfondir ; elle ne doit [88] pas bannir la joie mais l'exalter. Elle doit pleurer - et des larmes plus amères que celles que le monde pourra jamais répandre - avec ceux qui pleurent, et se réjouir aussi - « *d'une joie que nul homme ne peut lui ravir* » [Jn 16, 22] - avec ceux qui se réjouissent. Elle doit descendre plus profondément et s'élever plus haut, elle doit sentir plus vivement, elle doit agoniser et triompher plus abondamment, si vraiment elle vient de Dieu et doit servir les hommes puisque ses pensées sont plus hautes que les nôtres et son amour plus ardent.

Car c'est ainsi que le Christ a vécu sur la terre. Il y eut une heure où il « *se réjouit grandement en esprit* » [Lc 10, 21] à ce point que ceux qui le regardaient en furent étonnés ; il y en eut une autre où, dans son angoisse, il sua du sang [cf. Lc 22, 44]. A une certaine heure, il est exalté sur la flamboyante montagne de la Transfiguration [cf. Mt 17 ; Mc 9 ; Lc 9] ; à une autre, il est plongé plus profondément qu'aucun cœur humain dans l'abîme de la douleur au jardin de Gethsémani. « *Venez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur* » [Lm 1, 12].

III

Car encore une fois, l'Eglise, comme son Maître, est à la fois divine et humaine.

Elle est divine et par conséquent elle se réjouit, - enivrée à ce point du vin nouveau du royaume de son Père que les hommes la regardent avec mépris.

Il est assez vrai que le monde est malheureux, que des cœurs sont brisés, que des familles, des pays et des siècles sont corrompus par le péché. Et cependant, puisque l'Eglise est divine, elle sait, et non pas seulement devine, ou espère ou désire, mais elle sait que « *bien que toutes choses viennent à leur fin, le commandement de Dieu dépasse toute mesure* » [cf. Ps 118, 96]. Il y a des années qu'elle sait - et par conséquent toute la critique du monde ne peut l'ébranler - que son Seigneur est descendu des Cieux, qu'il est né, qu'il est mort, qu'il est ressuscité et qu'il est monté aux Cieux et qu'il y règne revêtu d'un pouvoir invincible. Elle sait qu'il reviendra et qu'il prendra possession de son royaume et régnera ; elle sait, puisqu'elle est divine, que dans chacun de ses tabernacles se tient caché le Maître de la Joie ; que Marie intercède ; que les Saints sont avec Dieu ; que « *le sang de Jésus-Christ lave de tout péché* » [1 Jn 1, 7]. Regardez ses édifices sur la terre, vous y verrez des symboles et des images de ces choses. Là une joyeuse lumière devant l'autel ; là les Saints aux vêtements tout raidis d'or et de perles ; là Marie, « Cause de notre Joie », rayonnante avec son Enfant rayonnant dans ses bras. Si elle n'était qu'humaine, elle n'oserait montrer que dans l'ombre ces ombres de ses propres désirs ; elle ne dirait son Credo qu'à voix basse ; elle murmurerait ses prières ; elle assombrirait ses vitraux. Mais elle est divine et elle-même est descendue des Cieux et c'est qu'elle ne devine, ni ne pense ni n'espère - elle sait.

Mais elle est humaine aussi et elle habite au milieu d'une race humaine qui ne sait pas et qui par conséquent ne la croira pas sur parole et la hauteur même de son exaltation peut donc être aussi la mesure de sa désolation. Le fait qu'elle sait avec tant de certitude intensifie des milliers de [91] fois sa tristesse humaine quand, « *venue pour qu'ils aient la vie* » [cf. Jn 10, 10], elle voit « *qu'ils ne viendront pas* » [cf. Jn 5, 40] à elle pour la trouver, quand elle voit

combien le triomphe qui est certain est retardé par leur manque de foi. « *Si tu savais*, s'écrie-t-elle en proférant les plaintes de Jésus lui-même sur Jérusalem, *si tu savais ce qui doit le donner la paix !* [Lc 19, 42]. *Venez donc et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur* [Lm 1, 12], s'il est une angoisse aussi profonde et aussi cruelle que la mienne quand je tiens les clefs du ciel et vois les hommes se détourner de la Porte. »

Ainsi donc dans chaque église s'érigent des groupes symboliques, des statues représentant la joie et la douleur tragique devant qui Vénus et Adonis ne sont que des images enfantines et barbares. Marie Reine triomphante avec l'Enfant couronné d'or dans ses bras et Marie la Mère torturée avec son Fils mort sur ses genoux. Car elle qui est à la fois divine et humaine comprend seule ce que l'humanité a fait de la Divinité.

Est-il donc étonnant que le monde la [92] trouve extravagante dans les deux cas, que le monde se détourne le Vendredi Saint des profondeurs inexprimables de sa douleur et le jour de Pâques des hauteurs inaccessibles de sa joie, disant que l'une est morbide et que l'autre est hystérique ? Qu'est-ce que le monde en effet peut connaître de telles passions ? Qu'est-ce que le sensualiste peut savoir, après tout, de la joie ou le financier ruiné de la tristesse et qu'est-ce que l'homme du monde, l'homme modéré, qui se possède et qui se respecte, peut savoir de l'une et de l'autre ?

L'Eglise dans le Paradoxe de l'Amour possède donc ces deux passions à la fois et dans leur plénitude. De même que l'amour humain change la joie en douleur et souffre au milieu de ses extases, ainsi l'Amour Divin change en joie la douleur et exulte et règne sur la Croix. Car l'Eglise est plus que la majesté de Dieu régnant sur la terre, plus que l'amour impassible de l'Eternel ; elle est le Cœur Sacré du Christ lui-même, l'Eternel uni à l'homme et qui souffre en même temps et se réjouit dans cette union. C'est Sa béatitude qu'elle [93] expérimente et étend en même temps, en vertu de son identité avec Lui ; et, au milieu d'un monde tombé, c'est la suprême béatitude de ce Cœur Sacré de subir la douleur.